

## **LA CRAINTE ET LA TIMIDITÉ COMME PASSIONS DANS ADOLPHE DE BENJAMIN CONSTANT**

**Mirela IVAN**  
mirela.ivan@yahoo.com  
**Université de Pitesti**

### **Résumé**

*La crainte, ce mouvement de la sensibilité devant un mal menaçant, est une passion de l'être humain, parce qu'elle entraîne une transformation, souvent incontrôlable, du corps. La crainte n'est pas le désespoir, car pour le désespéré, tout est perdu, tandis que pour celui qui craint il reste un espoir d'échapper au mal, par le combat, ou par la fuite. Selon Cicéron il y a différentes formes de crainte, comme « la paresse, la honte, l'épouvante, la peur, l'effroi, le saisissement, le trouble et la timidité. » La timidité lui apparaît, à vrai dire, comme une « crainte habituelle ». Ces deux passions ont, chez le sujet passionné, quelques conséquences physiques facilement reconnaissables comme accélération du rythme cardiaque, respiration difficile, jambes flageolantes, excès de sudation, trouble, mais aussi balbutiement, lapsus, etc.*

*Mots – clés : crainte, timidité, passion, classification, manifestation physique.*

### **Introduction**

Dans cette étude nous nous proposons de saisir et d'analyser deux passions du roman *Adolphe* de Benjamin Constant, après avoir présenté une courte théorie sur les passions et après en avoir passé en revue quelques classifications. En étant, comme tout lecteur, « guidé par les dispositifs textuels »<sup>1</sup>, nous nous tenons, pour cette analyse, aux seules marques explicites, éparses à la surface de l'énoncé.

Les **passions**, comme on sait, font l'objet d'étude de la sémiotique des passions qui limite son observation à la dimension langagière et discursive du phénomène.

Jean- Didier Vincent<sup>2</sup> désigne par **passions** « tout ce qui est subi par l'animal ou l'homme ». Il retrouve dans le terme son sens primitif dérivé de *pâtir*; il « indique un caractère passif, qui l'oppose au mouvement et à l'exercice de la volonté ».

Denis Bertrand définit la passion par opposition à la raison:

---

<sup>1</sup>Rousset, Jean, *Le lecteur intime de Balzac au journal*, Librairie José Corti, 1986. p. 11.

<sup>2</sup>Vincent, Jean- Didier, *Biologie des passions*, Editions Odile Jacob, 1999, p. 14.

« Envisagée du point de vue de l'instance énonçante, la passion soumise à l'inhérence du corps et du monde sensible est une forme du non-sujet : le passionné prédique, mais il lui manque le jugement qui transforme la prédication en une assertion assumée et réfléchie. »<sup>1</sup>

Pour Ribot<sup>2</sup> et d'autres, les passions ne sont que « des émotions, c'est-à-dire des états affectifs éruptifs, assujetties au temps et intellectualisées ». C'est cet usage du mot *passion* qui « s'est conservé aujourd'hui pour désigner un état violent des sentiments qui nous porte vers une autre personne (passion amoureuse) ou vers tout autre objet qui accapare notre volonté (passion du jeu, par exemple).

« Les définitions des passions dans le dictionnaire comportent une série de dénominations taxinomiques qui constituent comme de grandes classes de la vie affective. »<sup>3</sup> Greimas parle des types suivants : « passion », « sentiment », « inclination », « penchant », « émotion », « humeur », « disposition », « attitude », « tempérament », « caractère », complétés par des locutions adjectivales comme « enclin à », « susceptible de ».

Selon Spinoza<sup>4</sup>, « toutes les passions peuvent être ramenées au plaisir, à la peine et au désir ». Le désir « détermine des mouvements de l'appétit par lequel l'âme tâche de s'approcher du bien et de s'éloigner du mal ». Peut-être n'y a-t-il pas très loin du désir à ce que d'autres appellent l'*amour*. Et J.-D. Vincent ajoute :

*Tous ces mouvements qui troublent notre âme ne sont que des amours déguisés ; nos craintes et nos désirs, nos espérances et nos désespoirs, nos plaisirs et nos douleurs, sont des visages que prend l'amour suivant les bons et les mauvais succès qui lui arrivent.*<sup>5</sup>

### **Classification des passions**

Nous dirions avec Greimas<sup>6</sup> qu'il y a « une variété de taxinomies connotatives qui méritent d'être examinées à part », mais nous rappellerons seulement ceux de Descartes et de Parret.

---

<sup>1</sup>Bertrand, Denis, *Précis de sémiotique littéraire*, Nathan, Paris, 2000, p.p. 264-265.

<sup>2</sup>Cité par Vincent, Jean- Didier, *Biologie des passions*, Editions Odile Jacob, 1999, p.15.

<sup>3</sup>Greimas, Algirdas J. et Fontanille, Jacques, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Seuil, Paris, 1991, p. 92.

<sup>4</sup>Cité par Vincent, J.- D., *op. cit.* p. 15.

<sup>5</sup> Idem.

<sup>6</sup> Greimas, *op. cit.*, p. 103.

Les traités des passions hésitent « entre la classification des passions sélectionnées dans une culture donnée et une taxinomie déduite, qui serait coupée définitivement de toute culture particulière. » Descartes, par exemple, dans *Les passions de l'âme*<sup>1</sup> commence sa classification par le dénombrement des passions, par déduction progressive. Il trouve six passions dites « primitives » et finit par les passions « particulières ». « Le dénombrement des passions comme leur description consistent à mettre en place des variables, à déployer les variétés, puis à fournir une description de manifestations conçues comme des symptômes et, enfin, à envisager les causes physiologiques. (...) Le principe est d'une vaste combinatoire qui se veut exhaustive pour ce qui est des six passions primitives et seulement exploratoire pour les autres, dont le nombre est dit *indéfini*. »

Une classification des passions plus intéressante, selon nous, serait celle de Herman Parret parce qu'elle a l'avantage de ne pas reposer sur des lexicalisations. La morphologie des passions présentée par lui est profonde ; elle se situe au niveau du « texte des passions ». Parret<sup>2</sup> groupe les passions en trois classes: les passions « chiasmiques », les passions « orgasmiques » (de l'ancien *orgasmos* qui signifiait *disposition sociale* ou *passion communautaire*) et les passions « enthousiasmiques ». Les passions « chiasmiques », qui *sont des modalisations théoriques combinant le vuoloir et le savoir*, comprennent la curiosité, l'endurance, la lucidité, l'ignorance, la crainte, l'illusion, l'angoisse, l'inconséquence, l'ennui, etc. ; dans les passions « orgasmiques », qui *sont des modalisations pratiques combinant le devoir et le pouvoir*, on retrouve la confiance, la haine, la méfiance, l'amitié, l'amour, l'indifférence, le mépris, l'affection, l'estime, etc. et, finalement, les passions « enthousiasmiques », qui constituent « le couronnement de l'univers pathique, sont des modalisations esthétiques, des passions de la passion (le vouloir<sup>2</sup> et le devoir<sup>2</sup>) ». Parret y range les passions comme l'enthousiasme, l'extase, l'admiration, l'inquiétude, le désespoir, l'espoir, etc.

Nous arrêterons notre attention, dans ce qui suit, seulement sur deux passions, la crainte et la timidité, en essayant de les définir et de les illustrer à l'aide de quelques citations extraites d'*Adolphe* de Benjamin Constant.

---

<sup>1</sup> Cité par Greimas, *op. cit.*, p. 104.

<sup>2</sup> Parret, Herman, *Les passions. Essai sur la mise en discours de la subjectivité*, Pierre Mardaga, Bruxelles, p.p. 67-90.

### La crainte comme passion

La définition du dictionnaire du verbe *craindre* est « éprouver un sentiment qui fait reculer, hésiter devant quelque chose qui menace » (Littré). La **crainte** s'éprouve plus précisément devant un mal qui peut survenir et qui semble difficile à éviter. *Craindre*, disait Condillac<sup>1</sup>, *c'est se voir menacé d'un mal*.

« La crainte apparaît comme un sentiment courant, même si elle ne porte pas sur les mêmes objets, d'un être à l'autre »<sup>2</sup>, par exemple crainte de l'échec, crainte de la maladie, crainte de l'accident, peur de la solitude, peur de la mort, crainte de perdre l'être cher, etc.

Dans le roman soumis à notre analyse nous avons suivi seulement la *crainte* causée par la menace de « perdre l'être cher » ; nous utilisons le mot *perte* non pas dans le sens de mort, mais de perte de l'amour de l'être aimé :

*Elle me raconta ce qu'elle avait souffert en essayant de s'éloigner de moi ; (...) quel trouble, quelle joie, quelle crainte elle avait ressentis en me revoyant<sup>3</sup> et quelques pages plus loin on lit : Je passai le reste de la journée dans une angoisse inexprimable. Deux jours s'écoulèrent sans que j'entendisse parler d'Ellénore. Je souffrais d'ignorer son sort ; je souffrais même de ne pas la voir, et j'étais étonné de la peine que cette privation me causait<sup>4</sup>.*

Dans la première citation, il s'agit de la crainte que ressent Ellénore, la femme aimée par Adolphe, devant un amour qui la surprend ; elle était, depuis quelques années, la « maîtresse » d'un homme riche mais plus âgé qu'elle, avec lequel elle avait des enfants. Elle lui avait été fidèle tout le temps, c'est pourquoi cet amour qui naît pour Adolphe jour après jour lui fait peur et la fait souffrir, car c'est un amour interdit, au moins apparemment.

La deuxième citation surprend « l'angoisse » éprouvée par Adolphe à cause du manque de la personne aimée. Eléonore s'était enfuie en essayant de s'opposer à cet amour pour Adolphe qui devenait de plus en

---

<sup>1</sup> Cité par Rausas, Inès Péliissié, dans *La pudeur, le désir et l'amour*, Editions des Béatitudes, 1997, p.103

<sup>2</sup> Rausas, Inès Péliissié, *op. cit.* p. 104

<sup>3</sup> Constant, Benjamin, *Adolphe*, Editions du Progrès, Moscou, 1973, p. 106

<sup>4</sup> Idem, p. 118.

plus fort et cette fuite provoque à Adolphe beaucoup de peine et la crainte de ne pas la perdre pour jamais.

Nous considérons important de rappeler ici le fait que la crainte n'est pas le désespoir : « pour qui est désespéré, tout est perdu. Dans la crainte, au contraire, il reste un espoir d'échapper au mal, par le combat, ou par la fuite. »<sup>1</sup> En cas de « victoire du mal », lorsque le mal nous a atteints, la crainte et l'appréhension disparaissent : le mal est présent.

*La réaction passionnelle est alors celle de la tristesse dans laquelle l'être peut parfois s'abîmer, ou celle de la colère et de la révolte. Dans la crainte, au contraire, on trouve une inquiétude, une attente, un désir.<sup>2</sup>*

Et vraiment, nos héros espèrent eux-aussi, malgré leur crainte, de partager et de *consommer* leur amour, chose qui se passera un jour.

On a vu que c'est difficile d'isoler une passion et de l'analyser séparément des autres, car une passion englobe et engendre souvent d'autres passions. On peut constater des exemples ci-dessus que la crainte suppose l'existence de la souffrance, de la peine, du trouble, de l'inquiétude, mais aussi de l'espoir, de la joie, du désir, etc. Encore la jalousie, par exemple, englobe la crainte, l'inquiétude, le soupçon et la souffrance ; la colère suppose un « mécontentement accompagné d'agressivité »<sup>3</sup> et peut engendrer la haine ou la rancune, la tristesse, le désir (de vengeance), l'irascibilité, etc.

### **La timidité**

Il y a différentes formes possibles de craintes. Cicéron<sup>4</sup> en énumère plusieurs : « la paresse, la honte, l'épouvante, la peur, l'effroi, le saisissement, le trouble, la timidité. » La paresse, dit-il en effet, est « une crainte du travail qui nous attend », la honte et l'épouvante, « une crainte qui frappe avec violence : comme la honte fait qu'on rougit, l'épouvante fait qu'on pâlit, qu'on frissonne, que les dents claquent ». La peur est une crainte « de quelque mal qui menace de près » ; l'effroi « fait sortir l'âme de son assiette » ; le saisissement est « une crainte qui suit ou qui accompagne l'effroi », le trouble est « une crainte qui fait oublier ce qu'on avait dans l'esprit » et, enfin, la timidité lui apparaît comme une « crainte habituelle ».

---

<sup>1</sup> Rausas, I. P., *op. cit.*, p. 104.

<sup>2</sup> Idem, p. 106.

<sup>3</sup> Parret, H., *op. cit.*, p.115.

<sup>4</sup> Cité par Rausas, I. P., *op. cit.*, p. 105.

Adolphe, notre personnage, souffre de **timidité** depuis son enfance, et cette timidité est causée par la crainte de ne pas réussir à se faire compris et aimé :

*La **timidité**, cette souffrance intérieure qui nous poursuit jusque dans l'âge le plus avancé, qui refoule sur notre coeur les impressions les plus profondes, qui glace nos paroles, qui dénature dans notre bouche tout ce que nous essayons de dire<sup>1</sup> (...) ou Cependant une invincible **timidité** m'arrêtait : tous mes discours expiraient sur mes lèvres, ou se terminaient tout autrement que je ne l'avais projeté. Je me débattais intérieurement : j'étais indigne contre moi-même.<sup>2</sup>*

Devant Ellénore, Adolphe ne pouvait plus dire rien de ce qu'il avait planifié ; le courage le quittait. Il avait peur d'être refusé et repoussé par elle. Mais sa timidité ne se manifeste seulement au niveau du langage (balbutiement, lapsus ou même silence), mais aussi au niveau du corps. Les conséquences physiques bien connues de la timidité et de la crainte à la fois sont: accélération du rythme cardiaque, respiration difficile, jambes flageolantes, excès de sudation, trouble, etc., conséquences qu'Adolphe décrit mieux dans ce qui suit :

*Ma **timidité** me quittait dès que je m'éloignais d'Ellénore ; je reprenais alors mes plans habiles et mes profondes combinaisons : mais à peine me retrouvais-je auprès d'elle, que je me sentais de nouveau tremblant et troublé.<sup>3</sup> Un peu plus loin Adolphe avoue : Je tremblais que le moindre mouvement ne prévînt notre rencontre ; (...) je la désirais avec tant d'ardeur, qu'elle me paraissait impossible. L'impatience me dévorait : à tous les instants je consultais ma montre. J'étais obligé d'ouvrir la fenêtre pour respirer ; mon sang me brûlait en circulant dans mes veines<sup>4</sup>.*

Sans le vouloir, ces manifestations physiques trahissent souvent nos sentiments, nos émotions, car le langage du corps ne peut mentir ou dissimuler comme le peut faire le langage verbal.

---

<sup>1</sup> Constant, B., op. cit., p. 84.

<sup>2</sup> Idem, p. 96.

<sup>3</sup> Idem, p. 96.

<sup>4</sup> Idem, p. 100.

## Conclusions

Pour conclure, nous dirions avec J.P. du Rausas, que « **la crainte**, lorsqu'elle est ce mouvement de la sensibilité devant un mal menaçant est bien une passion de l'être humain, parce qu'elle entraîne une transformation, d'ailleurs souvent incontrôlable, du corps.<sup>1</sup> »

*Loin de constituer une maladie, les passions, pourvu qu'elles demeurent, comme le dit Aristote, dans une excellente moyenne, sont le propre de la vertu. Bien plus, de même qu'elles constituent la base de l'expérience de l'être, elles sont aussi la source de la communication entre les êtres.<sup>2</sup>*

## Bibliographie

- Barthes, Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, Seuil, Paris, 1997.  
Bertrand, Denis, *Précis de sémiotique littéraire*, Nathan, Paris, 2000.  
Constant, Benjamin, *Adolphe*, Editions du Progrès, Moscou, 1973.  
Greimas, Algirdas J. et Fontanille, Jacques, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Seuil, Paris, 1991.  
Parret, Herman, *Les passions. Essai sur la mise en discours de la subjectivité*, Pierre Mardaga, Bruxelles.  
Rausas, Inès Péliissié, *La pudeur, le désir et l'amour*, Editions des Béatitudes, 1997.  
Rousset, Jean, *Le lecteur intime de Balzac au journal*, Librairie José Corti, 1986.  
Vincent, Jean-Didier, *Biologie des passions*, Editions Odile Jacob, 1999.

---

<sup>1</sup> Rausas, J.P., *op. cit.*, p. 105.

<sup>2</sup> Vincent, J.D., *op. cit.*, p. 18.